

Il est grand temps de labourer

Dans le temps, on disait plutôt rompre que labourer. A cet égard Charles-Louis du Vieux-Cabaret nous livre quelques pages d'un journal qui ne tiendra pas ses promesses, puisqu'il sera arrêté trop tôt. Il n'empêche que ces modestes débuts nous replongent en plein dans un train de campagne. Que voilà.

Chronique de Charles Louis Rochat

1870.-

On a encemencé notre jardin le 9 avril 1870. On a eu le vent du nord-ouest comme les autres années. Les gens ne vont pas encore à la charrue, excepté ceux du Haut-des-Prés qui ont commencé aujourd'hui, le 12. Le printemps commence bien; la neige est presque toute fondue; le lac dégèle avec une rapidité étonnante; il est très haut.

Nous avons commencés à labourés le 22 d'avril ou nous sommes allés rompre le champ aux chèvres de bise; nous labourons avec lioïse de la Corne et Auguste à Charpentier. On romps aussi la planche du Chenailon, celle du côté du lac. Nous avons été aujourd'hui - 23 - rompre pour Charpentier sur les Greillets et aux Ecrottaz; la terre allait mieux sur les Greillets qu'au Chenego.

Le 29 avril on a rompu le champ du Chenailon; on a beaucoup souffert du froid, et la neige est venue; on a pas pu labourer l'après-midi.

Notre premier tir de campagne à eu lieu sur le plan du liort du Lac dimanche le 23 mai.

La montée des vaches a été plus tardive cette année que l'année passée; nous avons monté le

grand Pouille le 30 mai et Combenoire le 31. Nous avons mené 3 vaches et un génisson en Pouille, et 4 vaches et un veau en Combenoire.

Nous avons commencés les fenaisons le 27 juin; nous avons toujours eu le beau jusque au 2 juillet, et le sec a pris jusqu'au 7 juillet ou il a plu.

Le second tir de campagne à eu lieu à la Combe, sur le cret des Mouchettes, le Dimanche 9 juillet.

Nous n'avons pas fauché tout en haut les communs cette année.

Nous avons commencé à moissonner le 15 août, jour de la mi-août; on a commencé par les Frênes, la Diennette, la Grand-Pièce, la Brûlée. On à fait 1 voyage au Frênes, 2 à la Grand-Pièce, 2 à la Brûlée, puis on est allé au Chenego ou on à fait 1 voyage et à la Diennette.

Nous avons commencés à arracher les pommes de terre le 5 octobre, les jeunes sont très belles, elles n'ont pas la maladie, les autres sont petites.

1871.-

Nous avons arrangé le jardin le 8 avril; il y a déjà des gens qui ont rompu. 15, encevelissement de ma mère aujourd'hui Samedi; décédée jeudi à

- 8 -

11 heures du matin à peu près, et enterrée à 1 heure à 2 heures passées. Temps pluvieux, sur le soir pluie.

Nous avons commencés les labours par rompre le champ à Pinet sur la Grand-Côte; le 24 on y a été seulement l'après-diné; le lendemain on est allé rompre la planche à Vers Bonport, et après on est allé aux Frênes qu'on a fini. On laboure avec Auguste Charpentier et Jules de l'Epine notre voisin. Jules à rompu Vers Billard le 26, et Charpentier ses Crêts de l'Epine aujourd'hui 27; on a eu la pluie et l'on n'a pas pu y retourner cette après-midi.

Les fenaisons ont été tardives cette année; nous les avons commencées le 17 juillet par le clos; on a fauché les raves de la Grand Pièce le samedi 15 juillet; on a eu le beau temps toute la semaine, mais la pluie est venue le dimanche, et la semaine à été pluvieuse; il y a beaucoup plus de foin cette année que l'année passée; à part les prés il y en a la moitié de plus, et il y a des champs ou il n'est pas seulement mûr.

1873.-

Nous avons pu aller de bonne heure à la campagne, déjà au mois de mars; car le peu de neige

qui y avait a été vite fondue, et il y en a qui ont été rompre le 4 avril au Pont; ceux du Haut-des-Frès doivent avoir rompu avant. Le jardin à été semé le 1er (avril ?). La neige est revenue avant hier, soit samedi 5 avril, et il en tombe encore aujourd'hui lundi; il y en a joliment.

Nos labours ont commencés le 17 avril; c'est nous qui avons commencés par rompre le Bugnon; c'est tout ce qu'on a pu faire, car on a atteler tard. Le lendemain on y est pas allé, car il pleuvait. Puis on a encore rompu la Repière, le bout du côté du Haut-des-Frès. Le jeudi d'après, soit le 24, on continue toujours avec les mêmes, Auguste Rochat Charpentier, et Jules Rochat de l'Epine; c'est le Chenevo et le bout de contre le village à la Repière qu'on ferme pour cette année; on n'a pas pu labouré les 28 et 29, car il a joliment de neige; le 28 j'ai mené du fumier avec le traîneaux.

Fin de la chronique de
Charles Louis Rochat

Nos correspondants ordinaires sont aussi à signaler.

A la fin avril, les fumiers étendus, on passait aux labours. Première opération : mener le molard. Il fallait d'abord avoir l'outil, c'est-à-dire une grosse branche courbe dans le creux de laquelle on fixait un couteau. Un homme tirait ainsi le couteau et un autre appuyait dessus par derrière. On traçait ainsi 3 lignes au bas du champ de la largeur d'un sillon. Ensuite de quoi, avec la bêche ou le trident, on découpait les mottes. Une fois terminé, on les chargeait sur le tombereau et on les menait droit au-dessus du champ. Elles serviront alors à remplir le dernier sillon. Ce dur travail prenait bien 1 à 2 journées.

On labourait ainsi deux ou trois champs, deux pour l'orge et un pour les pommes-de-terre que l'on plantait dans la raie après le passage des chevaux traînant la charrue. Les enfants étaient requisitionnés pour cette journée, même les filles qui avaient elles aussi, un panier ou un bidon de semenceaux à planter dans le sillon.

Samuel Rochat, 1997

Labourage

Tout paysan qui se respecte - et, dans les années trente, c'est encore l'unanimité - laboure. Survivance des temps jadis où il fallait assurer son pain par sa propre production, le labour a encore la réputation de renouveler et d'améliorer les champs qu'il touche. Aussi, en vingt ou vingt-cinq ans, les pièces principales du domaine vont-elles passer l'une après l'autre sous le soc de la charrue.

Labour, pour nos paysans - tous plus ou moins horlogers-sertisseurs - demeure une œuvre de précision: tout doit être préparé, conduit et terminé avec un soin parfait.

On va, bien entendu, commencer par «lever le mollard»; l'opération consiste à creuser un premier sillon qui deviendra la base de tout le labour. Les deux bords du sillon seront tracés, l'un après l'autre, par une «machine» antique, une sorte de couteau pointu fixé à la base d'un montant de bois arqué. Lorsque le cheval aura tiré cet appareil, (et là il faudra veiller précautionneusement à garder la ligne la plus droite possible!); on va consacrer de longues heures, des journées même, à lever, l'une après l'autre, les mottes de terre déterminées par les deux coupures parallèles. Après quoi, tombereau par tombereau, les mottes seront transportées à l'autre extrémité du champ, où elles attendront, entassées, le moment de reboucher le dernier sillon. Bien sûr, on pourrait tracer à la charrue, directement, ce premier sillon - et même renoncer à transporter la terre ainsi retournée de l'autre côté de la pièce labourée - ! Mais, le coup d'œil... la finition impeccable... le goût du travail figolé... ça compte!

Vient le jour du labour. Pour que cela marche, on s'arrange entre deux ou trois paysans (chacun n'a qu'un cheval, et tous n'ont pas une charrue...). Les difficultés ne manqueront pas, surtout s'il s'agit d'un premier labour - une «rompue» -; on y a pensé bien à l'avance, lors de l'hiver ou peut-être même l'année précédente: cette année, on va «ouvrir» le «Champ au Lièvre» (le père ne l'a jamais labouré, mais le grand-père l'avait «ouvert», en huitante et un; c'est dans l'almanach). Les difficultés sont souvent apparentes: un sol, qui n'a pas été labouré depuis vingt ou quarante ans, s'est tassé, durci; elles sont parfois imprévisibles: sol très caillouteux (ça n'était pas mentionné dans l'almanach...), grosses racines en

lisière. Tout finira bien sûr par s'arranger, même si la journée ne suffit pas au travail prévu. Bien sûr, s'il s'agit d'un labour de seconde, voire de troisième année, il n'y a plus aucun problème: la terre est meuble et, si les pierres abondent, on le sait déjà.

A quoi destiner ce champ retourné? En général, c'est de l'orge qu'on y sèmera, l'orge qui, voici quelques générations apportait le pain; aujourd'hui, bien sûr, la récolte servira à affourager, complément bienvenu pour les vaches laitières. L'an prochain, en deuxième labour, le champ recevra des pommes de terre, provision d'hiver précieuse et même vente possible de quelques sacs, ce seront des Woltmann, rouges, des Industrie, blanches ou peut-être encore des Rose de Berg...

Il y aura évidemment des individualistes qui assurent que la pomme de terre pousse mieux dans un terrain neuf, «en rompue», et qui ne rechigneront pas devant un fossage supplémentaire (ou deux!) pour permettre aux plantes de percer la motte dure et compacte.

Et puis, après deux, voire trois ou quatre ans de labour, il faut «refermer», c'est-à-dire semer avec l'orge de la «graine de foin» achetée à gros prix à «l'Agence agricole». On aura l'an prochain un beau «recru», un champ renouvelé où, pendant quelques années, la récolte de foin sera plus abondante et de meilleure qualité. Et puis, le temps passera, la mousse reviendra, et les plantes rampantes reprendront leur suprématie.

De l'orge, des pommes de terre, etc... de l'orge pour terminer. Voilà qui paraît un peu simpliste! Aussi, de temps à autre, quelque novateur se jette à l'eau: et pourquoi pas de l'avoine? En général, l'imprudent ne récidive pas, et il faut attendre la génération suivante pour un nouvel essai...

En 1941 (1942...), l'Office fédéral des cultures, persuadé que les paysans de la Vallée manquent d'initiative, leur ordonne de cultiver... du blé! Devant l'opposition générale, il finit par renoncer à imposer cette culture, mais il la conseille vivement.

Quelques rares braves tentent l'essai et récoltent, à grand'peine... de la paille! La culture du blé en restera là...

PH. DZ

«Ce fut une saine et forte race que celle de nos ancêtres montagnards, ces horlogers-laboureurs qui faisaient un si judicieux emploi de leur temps, de leurs forces et de leurs facultés, suivant le cours des saisons» (O. Huguenin - Le Solitaire des sagnes - Ed. Delachaux et Niestlé, 1927).

Pour nous, qui avons vu les tous derniers labours, nous n'avons rien à ajouter, qu'à vous proposer plus loin quelques superbes photos en rapport avec cette pénible mais très noble activité qui verra à sa suite directe le planteur de patates ou le noble semeur à la manière d'Eugène Burnand.

On ne sème guères d'autres céréales que l'orge et l'avoine, excepté quelques essais qui ont été faits en froment du printemps, et qui ont assez bien réussi; mais la qualité du grain

(309)

n'a pas excédé celle de l'orge, et la quantité en a été très-inférieure, de manière que cette culture a été presque abandonnée dans la Commune du Chenit.

Il n'en est pas tout-à-fait ainsi dans les deux autres Communes du Lieu et de l'Abbaye, qui ont quelques localités privilégiées, comme, par exemple, au-dessus du bameau des Charbonnières et du Pont, où l'on continue à semer du froment, même de celui qui est hiverné. On le vend avantageusement dans la plaine pour semens.

Les habitans de la Commune du Chenit possèdent environ 50 charrues, c'est-à-dire qu'il y a autant d'associations de particuliers pour une charrue, car il y en a fort peu qui aient assez de fonds pour occuper à eux seuls une charrue. — On en compte environ 25 dans la Commune du Lieu et autant dans celle de l'Abbaye.

On cultive la pomme de terre à La Vallée, mais toutes les localités n'y sont pas propres, surtout dans la Commune du Chenit, où la nature marécageuse du sol et les fréquentes gelées empêchent qu'on en plante autant qu'on le désirerait. Cependant, même dans cette Commune, bien des particuliers en récoltent pour leur consommation, et même pour vendre.

En 1817, à la suite de la disette de 1816, le Gouvernement ayant ordonné une évaluation approximative des terresensemencées ou plantées dans tout le Canton, et de leur produit, cette opération présenta le résultat suivant à La Vallée :

Les terresensemencées ou plantées furent évaluées dans la Commune du Chenit à	236 poses.
Et dans celles du Lieu et de l'Abbaye à	530 »

En tout 766 poses.

V 4

Et leur produit estimé comme suit :

Le Chenit, 1098 sacs d'orge, 412 d'avoine, et 1000 de pommes de terre.

Le Lieu et l'Abbaye, 1548 sacs d'orge, 961 d'avoine, et 1535 de pommes de terre.

Chaque sac de 8 quarterons, ancienne mesure de Romainmôtier.

Le prix ordinaire de la journée, dans cette contrée, est de 15 batz et la soupe, ou bien 10 batz seulement, si le propriétaire nourrit l'ouvrier.

Berdez, Notice sur l'industrie agricole et manufacturière de la Vallée du Lac-de-Joux, 1835

LES CULTURES.

Jadis, le mode d'exploitation de la terre visait à produire toutes les denrées nécessaires à la vie d'une famille et de son bétail. Une bonne partie des champs était labourée pour recevoir les céréales panifiables, l'orge et l'avoine, aux panicules tombantes, capables de supporter une forte humidité. La courte période végétative de ces deux espèces est même trop longue encore pour certains étés, aussi fallait-il souvent récolter les graines avant la maturité et les sécher au four.¹ L'alimentation était complétée par les produits des « courtils ».

L'isolement rendait encore nécessaire la culture du lin et du chanvre qui ont totalement disparu (en 1871 on en récolta encore 30 quintaux).

Les labours constituaient donc une des opérations essentielles des cultivateurs, une tâche à laquelle les femmes elles-mêmes ne pouvaient se soustraire.² Ce travail se faisait partie à la charrue, partie à la bêche ou à la pioche, comme de nos jours. « On sème ces champs, dit Seigneux, durant six ou sept ans, sans les laisser reposer, ni sans qu'ils se lassent de produire, après quoi on les laisse en prés pendant trois ans et pendant ce terme, ils produisent à pleine faux une herbe excellente ». ³

Maintenant le labour n'est plus qu'un moyen d'amender le sol et, si l'on emblave encore, ce n'est plus guère que pour faucher en vert. Les terres sont rompues trois ans de suite et l'ensemencement qui se fait au cours de la troisième année favorise la récolte des plantes fourragères l'année suivante.

L'ouverture de meilleures voies de communication à la fin du XVIII^e siècle et, à la même époque, l'introduction de la pomme de terre⁴ ont provoqué, au cours du XIX^e siècle, une diminution constante des terres emblavées. Nous manquons de données pour apprécier ce recul à la Vallée de Joux, mais, dès 1889, les statistiques prouvent que le mouvement se poursuit.

L'orge, la céréale la mieux adaptée, restreint son domaine :

de 1889 à 1899,	la moyenne cultivée est de	67	ha.
de 1900 à 1914,	»	»	»
de 1915 à 1919,	»	»	»

¹ Vers 1600, la commune du Lieu est tenue d'entretenir le four commun qui existait au centre du village pour servir à sécher les blés. (J.-D. NICOLE (47), § 43.)

² « Du 16 mai 1770. Reçu de la Jeannoton Rochat une journée à la charrue.

« *Idem* de la veuve du Régent Meylan. Du 18 mai. Reçu de la dite veuve ½ journée pour mener le fumier. » Extraits du Livre de Mémoire, cité par P.-A. GOLAY (49), p. 19.

³ G. SEIGNEUX (55), p. 44.

⁴ La pomme de terre a été introduite, dit-on, sur les conseils du pasteur Ph. Bridel de l'Abbaye (1747-1771). Le premier champ de pommes de terre dont il soit fait mention aux Piguët-Dessous est celui de Jacques Reymond, régent, en 1791. (P.-A. GOLAY (49), p. 338.)

La surface cultivée en orge diminue de moitié dès l'ouverture de la ligne du Pont au Brassus (1899).

Si la production ne suit pas une régression aussi marquée, cela tient aux variétés semées, aux procédés toujours plus rationnels et à la localisation des cultures dans les meilleurs emplacements.

On a récolté :

de 1886 à 1899,	une moyenne annuelle de	647	qm.
de 1900 à 1914,	»	»	» 383 »
de 1915 à 1919,	»	»	» 513 »

Pour l'avoine, les constatations sont à peu près les mêmes. La surface diminue d'une façon constante :

de 1889 à 1899,	la surface cultivée est de	76	ha.
de 1900 à 1914,	»	»	» 66 »
de 1915 à 1919,	»	»	» 5,2 »

et la production passe

de 1886 à 1899,	à une moyenne de	554	qm.
de 1900 à 1914,	»	»	» 601 »
de 1915 à 1919,	»	»	» 266 »

Quant au seigle qu'on rencontre ici et là, la récolte est si faible qu'elle ne peut entrer en ligne de compte.

La crise qui atteint maintenant la production laitière aura peut-être une répercussion sur la culture des céréales dont l'abandon a été poussé trop loin. Si l'on a renoncé, à juste titre, aux céréales trop lentes à mûrir, les autres, en particulier les orges, pourraient être reprises avec succès et contribuer à l'alimentation des basses-cours, source de profit trop négligée.

La pomme de terre qui s'était heurtée, ici comme ailleurs, au scepticisme des populations n'a pas tardé à devenir un élément indispensable de leur alimentation. Cependant, bien que certaines années aient été exceptionnellement favorables, ¹ la surface cultivée en pommes de terre n'augmente pas. Le recul constaté doit être attribué avant tout au prix de revient des labours et de la main-d'œuvre et aux gelées tardives de juin et juillet.

La surface consacrée à la pomme de terre était de 40 ha. en moyenne, pour la période de 1889 à 1899. Elle n'est plus aujourd'hui que de 30 ha., mais le rendement à l'ha. a augmenté. ²

de 1886 à 1899,	on a récolté en moyenne	4094	qm.
de 1900 à 1914,	»	»	» 2900 »
de 1915 à 1919,	»	»	» 3614 »

¹ 1897 a donné une récolte moyenne de 201,7 qm. à l'ha., 1898 arrive même à 268,3 qm. à l'ha., le plus fort rendement des dix-neuf districts vaudois.

² Alors qu'on cultivait encore 11,5 ha. en pommes de terre sur le territoire du Lieu en 1919, on n'y consacre plus que 3 à 4 ha. en 1927. Dans la commune de l'Abbaye, où les gelées sont moins fréquentes, cette culture s'est maintenue, mais elle est à peu près nulle au Chenit.

LES CULTURES.

Jadis, le mode d'exploitation de la terre visait à produire toutes les denrées nécessaires à la vie d'une famille et de son bétail. Une bonne partie des champs était labourée pour recevoir les céréales panifiables, l'orge et l'avoine, aux panicules tombantes, capables de supporter une forte humidité. La courte période végétative de ces deux espèces est même trop longue encore pour certains étés, aussi fallait-il souvent récolter les graines avant la maturité et les sécher au four.¹ L'alimentation était complétée par les produits des « courtils ».

L'isolement rendait encore nécessaire la culture du lin et du chanvre qui ont totalement disparu (en 1871 on en récolta encore 30 quintaux).

Les labours constituaient donc une des opérations essentielles des cultivateurs, une tâche à laquelle les femmes elles-mêmes ne pouvaient se soustraire.² Ce travail se faisait partie à la charrue, partie à la bêche ou à la pioche, comme de nos jours. « On sème ces champs, dit Seigneux, durant six ou sept ans, sans les laisser reposer, ni sans qu'ils se lassent de produire, après quoi on les laisse en prés pendant trois ans et pendant ce terme, ils produisent à pleine faux une herbe excellente ». ³

Maintenant le labour n'est plus qu'un moyen d'amender le sol et, si l'on emblave encore, ce n'est plus guère que pour faucher en vert. Les terres sont rompues trois ans de suite et l'ensemencement qui se fait au cours de la troisième année favorise la récolte des plantes fourragères l'année suivante.

L'ouverture de meilleures voies de communication à la fin du XVIII^e siècle et, à la même époque, l'introduction de la pomme de terre ⁴ ont provoqué, au cours du XIX^e siècle, une diminution constante des terres emblavées. Nous manquons de données pour apprécier ce recul à la Vallée de Joux, mais, dès 1889, les statistiques prouvent que le mouvement se poursuit.

L'orge, la céréale la mieux adaptée, restreint son domaine :

de 1889 à 1899, la moyenne cultivée est de	67	ha.
de 1900 à 1914, » » »	39	»
de 1915 à 1919, » » »	35	»

¹ Vers 1600, la commune du Lieu est tenue d'entretenir le four commun qui existait au centre du village pour servir à sécher les blés. (J.-D. NICOLE (47), § 43.)

² « Du 16 mai 1770. Reçu de la Jeannoton Rochat une journée à la charrue.

« *Idem* de la veuve du Régent Meylan. Du 18 mai. Reçu de la dite veuve ½ journée pour mener le fumier. » Extraits du Livre de Mémoire, cité par P.-A. GOLAY (49), p. 19.

³ G. SEIGNEUX (55), p. 44.

⁴ La pomme de terre a été introduite, dit-on, sur les conseils du pasteur Ph. Bridel de l'Abbaye (1747-1771). Le premier champ de pommes de terre dont il soit fait mention aux Piguët-Dessous est celui de Jacques Reymond, régent, en 1791. (P.-A. GOLAY (49), p. 338.)

Monsieur Pochon,

Chef de service au Département de l'agriculture

Lausanne.

Monsieur,

Je sais tout l'intérêt que vous portez à nos populations montagnardes des Alpes et du Jura et je me permets de vous adresser le rapport de M. Marcel Rochat, secrétaire de notre conseil communal sur la situation de notre agriculture à La Vallée. Vous me permettrez également d'y ajouter quelques considérations personnelles au risque de commettre des erreurs dans mes appréciations sur le rôle de nos associations laitières ou agricoles dont je n'ai pu suivre le travail.

Le climat rude de notre contrée ne permettra jamais une grande extension des cultures proprement dites, pendant 10 ans consécutifs, nous avons vu nos plantations de pommes de terre geler au mois de juin et de juillet, les orges ne mûrissent guère que pour la mi-octobre et dans les années tardives se rentrent difficilement avant la neige, si les légumes sont un appoint précieux pour les ménages montagnards, leur culture ne pourra concurrencer les produits de la plaine du Rhône, de l'Orbe et des bords du lac Léman.

La production fourragère fut et restera la principale ressource de nos agriculteurs. De bonne heure, groupés en sociétés, ils ont cherché à retirer le plus gros profit de leur lait par la fabrication de spécialités, pâtes molles et autres. Durant 20 à 30 années qui ont précédé 1914, le rapport du lait dans nos laiteries fut de 2 à 3 centimes par litre plus élevé qu'à la plaine. L'élevage eût surtout pour but le renouvellement du cheptel bovin et non le commerce. Nos pâturages au sol rocailleux et superficiel ne se prêteront jamais à l'élevage comme les prairies profondes et fraîches des Alpes. L'agriculteur du Jura a depuis un temps immémorial cherché un appoint de gain dans les métiers: travaux du bois, horlogerie, balle et polissage de pierres fines, petit négoce, charrois, etc. Le temps lui manque pour donner tous les petits soins qu'exige l'élevage des bêtes de choix destinées à l'exportation. D'ailleurs une augmentation de l'élevage se traduira par une diminution de l'apport dans les laiteries organisées pour traiter une quantité suffisante de lait.

De quelle époque date le recul de l'agriculture à la montagne? Quelles en sont les causes?

En 1914- 1915, années de restrictions, le mot d'ordre fut: " Le lait aliment national de première nécessité pour notre peuple doit rester à un prix modéré."

Tandis que toutes les autres denrées: graisse, viande, légumes, fruits voient leurs prix de vente quadruplés, quintuplés, celui du lait arrive péniblement dans la proportion de 1 à 2 $\frac{1}{2}$, le paysan montagnard doit subir toutes les hausses, il ne peut comme celui de la plaine se mettre à produire les cultures plus rémunératrices, on ne peut changer le climat de son pays.....

Dès 1920, la population agricole diminue, chaque année des fermes isolées sont transformées en chalets, les champs convertis en pâturages..... La disparition du travail à domicile remplacé par le travail dans les fabriques porte un coup à l'existence de l'ouvrier-agriculteur. Travailler 8 heures en atelier et 6 heures aux soins du bétail pour un gain aléatoire finit par

décourager les plus attachés à leur lopin de terre. Actuellement en 1938, le découragement est général, les champs se louent très difficilement, le prix des terres baisse d'année en année et n'atteint pas la $\frac{1}{2}$ des prix pratiqués avant 1914.

Nos paysans ont cherché à réduire les frais de la récolte par l'emploi de machines agricoles: faucheuses, faneuses, monte-charge, avant le paysan de la plaine, il a fait appel aux engrais chimiques, il a amélioré sa race de bétail par l'apport (souvent ruineux) de vaches ou reproducteurs provenant des régions d'élevage. La baisse graduelle du prix du lait a rendu ses efforts inutiles.

Les montagnards ont souscrit à toutes les mesures propres à venir en aide au cultivateur de la plaine: travaux d'amélioration foncière, subside pour la culture du blé, ils ont cru à la promesse: le blé à la plaine, le lait à la montagne, promesse qui reste vaine puisque l'intensification de la culture du blé a augmenté la production fourragère par la création des prairies artificielles.

La montagnard doit se résigner à voir ses revenus baisser, son travail de mois en moins récompensé. Le jour où une nouvelle crise frappera nos industries, la dépopulation un instant arrêtée reprendra de plus belle, de nouveaux bataillons de chômeurs iront accroître les trop nombreux sans travail des cités accueillantes des bords du lac et tous les sacrifices consentis pour lutter contre le chômage auront pour résultat le dépeuplement de toute une contrée.

Quelles sont les mesures propres à aider l'agriculteur montagnard? Elles sont nombreuses et variées, une consultation des intéressés en mettrait en lumière d'autres plus agissantes. Malheureusement les populations de la montagne trop dispersées n'ont pu arriver à grouper leurs revendications. Les fédérations laitières et agricoles dirigées par des représentants de la plaine n'ont guère tenu compte des intérêts de la montagne, et il faut le dire les mesures d'exception sont toujours difficiles à appliquer, d'autant plus qu'elles dépendent d'organisations diverses: Confédération, canton, D.F.F., fédérations agricoles, autorités fiscales etc. Cependant lorsqu'on voudra aider la montagne on en trouvera les moyens.

Le prix du lait n'étant plus en rapport avec le coût de sa production, il faudrait:

- I. Augmenter de 2 ct. par litre le prix du lait dans les contrées qui ne peuvent produire le blé.
- II. Dispenser de tout contingentement les producteurs de lait de ces contrées.
- III. Remettre aux syndicats agricoles de la montagne les fourrages concentrés et les engrais chimiques à prix réduits (soit exempts des droits de douane)
L'emploi de fourrages concentrés est nécessaire à la montagne qui n'en peut produire alors que le paysan de la plaine dispose des déchets de mouture, betteraves, pommes de terre en suffisance. Cette mesure s'appliquerait sans plus de difficultés que la fourniture de benzine à prix réduit aux touristes étrangers et aux industriels.
- IV. Dispenser du paiement de toute ristourne au fonds de lutte pour le maintien du prix du lait, les laiteries de la montagne.
- V. Suppression des tarifs de montagne pour le transport du bétail et tous produits agricoles y compris le bois.
- VI. Diminution massive des taxes fiscales des domaines de la montagne
- VII. Réserver aux populations montagnardes les travaux dans les forêts cantonales et routes cantonales de la région.
- VIII. Maintien et augmentation de l'action de secours cantonale pour les populations montagnardes.

L'ouverture de chantiers d'amélioration foncière est un des meilleurs moyens d'aider la montagne puisqu'elle poursuit 2 buts: a) occupation des petits agriculteurs pendant la mauvaise

saison.

b) Augmentation du rendement du sol.

Voilà bien des revendications.... plusieurs peuvent s'appliquer à bref délai, les autres demandent étude... aucune n'est impossible.

J'avais demandé à plusieurs agriculteurs leurs comptes détaillés, j'ai reçu ceux de M. Wilfrid Rochat, un vieil agriculteur dont le domaine franc de toutes dettes a toujours été méticuleusement tenu, M. Bélaz m'a fourni le résumé de son compte pour 1937.

Je suppose que ces documents vous intéresseront et nous aurons sous peu l'occasion d'en parler.

Dans cette attente, je vous prie d'agréer, Monsieur, mes salutations les meilleures.

La situation économique actuelle de l'agriculture à La Vallée de Joux.

Les vaillants ne se plaignent pas. Ils luttent en silence avec ténacité. S'ils ne réussissent pas à vaincre l'adversité, ils succombent avec honneur et dignité. Voilà un mot d'ordre à méditer et à suivre. C'est dans cet esprit que nous abordons notre enquête sur la situation et les perspectives de notre agriculture comtoise.

Agriculture chez nous se confond avec industrie laitière puisque la culture proprement dite du sol n'existe presque pas et que les prairies ne sont entretenues qu'en vue de la production fourragère. Dans l'état de choses actuelles l'avenir de nos agriculteurs est intimement lié aux fluctuations du commerce du lait et des produits laitiers. Mais avant de songer à l'avenir examinons le présent. La situation actuelle est-elle bonne ou mauvaise? Donne-t-elle à qui cultive son champ la possibilité de vivre? Plûtôt que d'affirmer ou de nier, répondons par des chiffres certains, prouvés par des chiffres.

Établissons, si vous le voulez, le compte annuel collectif de nos agriculteurs des Charbonnières, basé sur des réalités précises.

Préalablement, il importe de dire que le territoire agricole du village a une superficie de 330 poses vaudoises, qu'un pâturage commun et 3 pâturages particuliers viennent s'y ajouter et que le tout est exploité par 36 familles de paysans.

Le revenu agricole brut de ces 36 familles s'établit ainsi:

Valeur annuelle du lait coulé à la laiterie, (moyenne 200 000 kgs) à fr. 0,205 le kg. prix actuel	Fr. 41 000
Valeur du lait consommé dans les 36 ménages 40 000 kgs au même prix	8 200
Valeur de 100 veaux vendus pour la boucherie, prix moyen fr. 85	8 500
Valeur de 35 pièces de bétail vendues annuellement, en tenant compte des pertes moyennes des bêtes malades, vieille vieilles, impropres à l'élevage, prix moyen fr 500	17 000
Valeur des pommes de terre et légumes récoltés	5 000
Total	fr. 80 200

Frais d'exploitation et de culture.

Intérêt à 4% du capital immobilier engagé (champs 330 poses à fr. 1200) prix inférieur de 40 % au prix d'achat fr. 396 000 à 4 %	15 840
Intérêt à 4% de la valeur du cheptel vaf 100 vaches, 25 génisses, 35 génissons, 40 veaux, valeur fr. 97 000 à 4%	3 880
Intérêt et entretien des bâtiments, partie rurale, du matériel agricole, machines et outils, chars ets fr. 200 000 à 6 %	12 000
Frais de main d'oeuvre indispensable pour la fe- maison, 20 ouvriers à fr. 150	3 000
Fourrages concentrés livrés par le syndicat agricole local pour le bétail bovin	5 000
Avoine pour les chevaux	1 500
Paille 20 000 kg: à fr 5 les 100 kg.	1 000
Engrais chimiques	500
Semences	300
Sel indispensable	400
Location du pâturage commun	680
Salaire du berger pour ce pâturage	600
Frais résultant du pâturage d'automne	100
" d'estivage de 75 génisses en montagne	3 000
" d'inspecteur du bétail	200
" de vétérinaire	200
Amortissement annuel de la valeur des chevaux fr 80 par tête	1 200
Impôts communaux, cantonaux et fédéraux, assurances incendie accidents.	3 000
Total	fr. 52 400

Recettes brutes	fr 80 200
Frais généraux	52 400
Revenu net	fr. 27 800 pour 36 familles fr 772
Par famille	772

de Quelle conclusion tirer de chiffres semblables? C'est que tous les travailleurs manuels le paysan montagnard est le plus mal rétribué. Parfois même sa rétribution est nulle. Pour subsister il doit nécessairement redoubler d'énergie, examiner les causes de ses difficultés et trouver un remède à une situation qui épuiserait promptement ses dernières ressources et le conduirait à la ruine complète.

Les causes? - Elles sont multiples. Tous les services, tous les concours dont le paysan montagnard a besoin sont beaucoup plus chers qu'autrefois, 100 % et plus. Artisans, commerçants ont doublé leurs exigences. Les impôts, assurances, services publics ont augmenté dans la même proportion. Les vêtements et denrées indispensables suivent la même route. Le prix du lait va baissant et n'est plus en rapport avec le coût de sa production.

Le mal est réel, trop réel. Ses causes sont connues et ne peuvent guère être supprimées. Le remède dépend surtout de l'énergie, du courage, du travail assidu, persévérant, intelligent aussi de l'individu. Il doit envisager des changements de culture peut-être possibles, renoncer à certaines habitudes, chercher de toutes ses forces de nouvelles sources de revenus. Le rôle des jeunes est surtout de première importance. Pour préparer un avenir meilleur, ils n'ont pas à marcher nécessairement dans l'ornière de leurs devanciers. C'est surtout l'initiative intelligente particulière qui a créé le bien-être collectif. Il importe de s'en souvenir. Après cela, mais seulement après l'intervention discrète des autorités est nécessaire,

indispensable. Pour le moment le paysan montagnard ne peut pas s'en passer. Le fisc doit s'inspirer de plus d'équité et réviser certaines méthodes d'estimation de la valeur des immeubles agricoles en tenant mieux compte de leur rendement réel. La situation économique agricole actuelle ne peut pas durer sans danger. La population paysanne montagnarde diminue constamment. Elle disparaîtra sûrement, si une amélioration ne se produit pas. Les jeunes paysans intelligents, les meilleurs, n'accepteront pas la ruine sans réagir. Plutôt que de se contenter d'un état d'infériorité sociale résultant d'un revenu plus faible que celui d'un simple manoeuvre d'industrie ou même que les allocations versées au malheureux chômeur qui pourtant a droit à la sollicitude des pouvoirs publics, il cherchera une autre carrière.

Les plus timides, les moins courageux attendront, ne se fonderont point de foyer, attendront un miracle qui ne se produira pas. Pense-t-on à toutes les conséquences d'une semblable évolution.

La prospérité actuelle de l'industrie permet aux fabriques d'horlogerie d'employer beaucoup de bras disponibles. Qu'advient-il en temps de crise? Une dépopulation plus grave et une augmentation de charges pour les caisses publiques. Pour de multiples raisons que nous ne pouvons pas développer dans le cadre du présent exposé, pour des motifs d'ordre économique, social et moral, il importe de sauver notre agriculture montagnarde. Nous disons bien sauver, car c'est véritablement de salut qu'il s'agit.

C'est un cri d'alarme que nous poussons ici, avec l'espoir qu'il sera entendu.

M.R.

Les labours au Lieu



Labours en dessus du Chemin qui va aux Combes. Période 1939-1945. Avec Raymond Guignard au centre.

Les labours aux Esserts de Rive



Année 39 ou 40. Economie de guerre sans aucun doute.



Les labours au Pont, et en particulier au Mont-du-Lac, propriétaire Moïse Rochat



Nous sommes en 1905.

Collection Jean-Emmanuel Rochat



Les labours au Brasseur – photo Auguste Reymond



Le hersage juste après les labours aux Charbonnières



Jules Rochat dit Tsun herse ses labours aux Fraînes, en dessus du lac Brenet. Années quarante.

Après les labours, le ressat¹

Les livres et la tradition populaire nous rapportent que certaines années (1865) les semailles s'achevèrent avant la fin d'avril, mais que d'autres années on se trouvait fort en retard, en sorte que la foire du Lieu () dut être renvoyée parce que les semailles battaient leur plein.

Les semailles, les foires et les moissons se terminaient par un joyeux repas familial, le "ressat". Les semailles duraient de deux à cinq ou six jours, suivant l'importance des domaines. C'étaient des journées de dur labeur, mais de fête aussi lorsque le beau temps persistait. Deux, trois voisins s'entendaient pour se prêter à tour de rôle leurs chevaux et leurs bras. On embauche quelques journaliers ^(bezodje) pour égaliser les mottes. (bezodje = journal.) Les deux bêtes retournent lentement les mottes fumantes. Dans le sillon les gosses découvrent en poussant des cris de joie les "coquillettes" si appréciées. L'opération dure jusqu'à midi. C'est l'heure de dételer. Un plantureux dîner de soupe aux pois du pays, de lard, de choux et de pommes de terre attend les travailleurs.

L'heure de la "merenâ" si bienvenue est arrivée. Bêtes et gens se reposent deux heures durant. Seuls de sonores ronflements trahissent la présence des travailleurs. A trois heures précises, le coup de corne du patron retentit. On rattelle. Le coulter (soc) brillant recommence à fouiller la terre. Ainsi se passe l'après-midi, coupée pourtant par le marendon, le goûter pris aux champs.

Le soir, la soupe prise, un gigantesque "herbat" fait apparition sur la table. Fendez en longueur une "béguette" (), glissez une languette de beurre dans l'incision, refermez-le tout, vous m'en direz des nouvelles!

Les valres et avalés

La pièce de terre une fois égalisée à coups d'érka (sorte de lourd râteau) et de fossoir, dûment ensemencée et hersée, se chargera, s'il ne survient "ovaille" (malheur), d'assurer le pain de la famille.

Ce soir, une fois les opérations menées à bonne fin, il y aura l'inévitable "ressat". Un majestueux "befa" (saucisson enveloppé d'une vessie de porc) y sera dépecé sans pitié. Avec des pommes de terre à l'étouffée (dit courtbouillon) et de la salade aux choux, chacun s'en tapera.

¹ Auguste Piguet, La vie quotidienne et les coutumes d'autrefois à la Vallée de Joux, Editions Le Pèlerin, 1999, p. 73-74.